

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 31

Artikel: Pourquoi je ne vais pas à Mâcon
Autor: L.C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181428>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

pour la Suisse : un an, 4 fr ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Pourquoi je ne vais pas à Mâcon.

Thermes-de-Lessus, 31 juillet 1871.

Messieurs les rédacteurs,

Je reviens ennuyé d'une course sur le littoral du Léman.

Dans le wagon, à chaque station, dans la rue, au café, on ne rencontre que gens qui s'abordent en se demandant : Allez-vous à Mâcon ? — Là dessus la conversation s'engage sur le tir qui sera une victoire pour nous, sur les jouissances sans nombre qui attendent les invités, sur les beaux discours qui seront échangés, sur le vin qu'on boira, etc., etc.

C'est un engouement, une fièvre, que je n'ai jamais rencontrés pour un tir fédéral, dans les jours les plus heureux de notre vie nationale.

Pour ma part, j'ai été saturé de projets, obsédé de détails, bourré de conseils par une foule de personnes qui voulaient, à tout prix, me faire partager leur empressement à aller serrer la main à nos chers amis, les Français.

Eh bien ! Messieurs, le croiriez-vous, j'ai le caractère assez mal fait pour rester sourd à toutes ces sollicitations, à tous ces miroitements, et même j'ai poussé l'indélicatesse jusqu'à critiquer le superbe élan de mes amis.

Je n'irai pas à Mâcon, leur ai-je dit, parce que j'aime les Français et que j'aime la France. — Si, dans un enthousiasme irréfléchi, la ville de Mâcon a cru devoir payer sa dette de reconnaissance à la Suisse, qui a rempli renvers la France les devoirs élémentaires de l'humanité, franchement elle ne pouvait pas le faire dans un moment plus inopportun.

Alors que la France est en grand deuil d'une de ses plus belles provinces, qu'un ennemi détesté, ivre de gloire, couvre encore de légions victorieuses une partie de son territoire ; alors que des millions de Français sont encore sous le sabre prussien, que Bismarck, fort de son droit, puise à deux mains dans les caisses de la nation ; alors que les ruines accumulées des canons Krupp fument encore, que des contrées entières pleurent et gémissent en proie à la misère, l'heure est-elle bien choisie, je le répète, pour festoyer et donner bruyamment et joyeusement essor aux sentiments de son cœur, quelle que soit d'ailleurs la noblesse de ces sentiments ?

Quand un de nos amis venant de perdre un enfant cher, donnerait un bal à sa mémoire, que pense-

rions-nous de lui ! Irions-nous à sa fête ? Ne craindrions-nous pas d'assister à une danse macabre ? — Et nous Suisses, et nous Vaudois qui nous piquons de sens patriotique, nous donnons tête baissée dans le généreux égarement de nos amis d'outre-Jura, tout en nous rendant solidaires de leurs inconséquences patriotiques.

Est-ce bien là notre place ?

Nous n'en sommes plus, je l'espère, à devoir prouver nos sympathies à la France. Mais aujourd'hui qu'elle sort d'une crise violente provoquée par des soi-disant républicains ; aujourd'hui qu'elle est livrée par ses représentants au vent des compétitions monarchiques, que certains appétits républicains, plus dangereux encore, cherchent à s'assouvir ; aujourd'hui, que son gouvernement sent le terrain manquer sous ses pas, et ne se maintient au pouvoir que par des prodiges de souplesse et d'équilibre, nous, républicains de vieille roche, avons-nous le cœur à l'aise pour porter nos compliments et nos félicitations à la France républicaine ?

Est-ce à dire que nous devions rejeter l'invitation qui nous était faite, manquer d'égards envers nos voisins et amis ? Loin de moi cette pensée. Seulement, nous aurions pu mettre à notre acceptation moins d'empressement ; nos journaux, au lieu de faire mousser la chose, auraient dû en discuter la convenance.

Et d'ailleurs, nos propres et récents malheurs nous commandaient tout au moins une certaine réserve qui nous eût acquis, aux yeux de nos amis et de tout le monde, plus de respect et de considération que tous les beaux discours que nos orateurs pourront prononcer à Mâcon.

Mais nous l'avons aussi cette manie de la phrase qui a fait tant de mal à la France ; nous l'avons amèrement critiquée, déplorée, sans pour tout cela manquer une seule occasion de montrer que nous la possédons.

Et maintenant, pardon Messieurs les rédacteurs et vous aussi chers lecteurs, si j'ai jeté une note discordante dans le concert d'appels que les journaux nous donnent à l'envi.

Je ne suis pas ennemi de ces agapes fraternelles, mais, dans le cas particulier, j'eusse attendu qu'on pût boire le verre de l'amitié sans être sous l'œil du Prussien, et que les coupes eussent perdu l'acre parfum des lèvres teutoniques.

Agréez, etc.

L. C.